

Hirocherbourg, mon amour

Olivier Maillart

Numéro 62, automne 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/80160ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Maillart, O. (2015). Hirocherbourg, mon amour. *L'Inconvénient*, (62), 64–66.



HIROCHERBOURG, MON AMOUR

Olivier Maillart

Les joies de l'usurpation

Quand, il y a maintenant trois ans, on m'a proposé un poste particulièrement intéressant au fin fond de la Normandie (on la disait basse à l'époque, et je crois que c'est toujours le cas), je n'ai pas hésité longtemps, d'autant plus qu'il m'était possible de regrouper mes heures de cours sur quelques jours, de façon à continuer à vivre à Paris. Cette expérience de dédoublement s'est avérée à la fois fatigante et passionnante. Fatigante, comme le soutient fort justement le proverbe d'Éric Rohmer : « Qui a deux femmes perd son âme, qui a deux maisons perd sa raison. » Passionnante cependant, car ce fut pour moi l'occasion de mesurer combien, malgré la disparition de Saint-Germain-des-Prés (ou plutôt du mythe que l'on a associé à ce lieu), d'un certain art de vivre dans et par la littérature et les activités de l'esprit, d'une manière d'être qui a changé bien plus vite que le cœur d'un mortel, hélas, bref malgré toutes les avanies et framboises que nous constatons depuis bien longtemps dans le rétrécissant monde des lettres, et dont je tiens la liste scrupuleuse sur ma peau de chagrin, le mythe de Paris, la Ville Lumière, demeure dans les esprits qui en étaient tenus éloignés par les hasards de la fortune et de la géographie. Moi qui ne suis même pas parisien, qui suis né à Lille et pour l'essentiel occidental-banlieusard, je me suis vu doté d'un petit prestige, d'un halo qui me précède dans le regard de mes étudiants comme de mes collègues, et qui dit : « Paris ». Un halo qui provoque parfois le ressentiment, le mépris même, mais qui n'en est pas moins là, quasi palpable, magique. Tout ce que je dis à Cherbourg est ainsi estampillé *de Paris*, comme il y a de la porcelaine de Limoges et du pastis de Marseille. Pour la première fois de ma vie, je suis apparenté à l'intelligence, à l'élégance, au branché, au chic. Pour qui me connaît c'est

à se tordre, mais je dois dire que, rien que parce qu'elle m'a pris pour un Parisien, j'aime la Province.

Et, tel Jean Genet devenu voleur après qu'on l'avait accusé à tort, encore enfant, d'en être un, je me suis bien entendu coulé dans le rôle. Comédien et martyr, monsieur ! Et j'en rajoute : je *joue* le Parisien, où ce que je crois être tel, et même ce que je crois que mes interlocuteurs croient être tel. Je me plains constamment de la vie cherbourgeoise, je vante les joies de la vie parisienne, pour un oui, pour un non, pour un rien. C'est de bonne guerre : j'ai l'impression qu'on serait déçu si je ne le faisais pas. Personne n'est totalement dupe, on se cligne de l'œil, et tout le monde est content.

Travail de séduction

Il faut dire que cette situation, quoique bien involontaire à l'origine, a un réel *impact sur mon activité*, pour parler la belle langue de mon siècle. En quoi consiste, après tout, mon activité ? À rendre séduisante la littérature dans une époque profondément non littéraire. Pas même antilittéraire, au sens où elle s'y opposerait : l'ère des « misomuses » dont parlait Kundera me semble loin derrière nous. Il s'agit plutôt de méconnaissance, d'indifférence même. Plus les années passeront, moins les étudiants qui nous arriveront sauront ce que *littérature* veut dire, car la part du non-littéraire n'aura fait que croître dans le monde ; ils seront les enfants de ce monde.

De manière assez désespérée, je cherche donc à faire de la littérature quelque chose de désirable, de *sexy*. « Trahison ! » crieront certains, « Jésuitisme ! » diront d'autres, et tous auront raison bien sûr. Que faire d'autre, d'ailleurs ? Il faut bien que je tienne, moi, et j'ai des heures à remplir : je considère donc ce problème d'un point de vue essentiellement *pratique*.

Je regarde mes étudiants, qui sont surtout des étudiantes : sympathiques, bien disposées, travailleuses. J'ai de la chance. Je me souviens de mon rapport à la littérature, à leur âge : difficile passage de la bande dessinée (*Dragon Ball*, *Corto Maltese*) aux « vrais livres ». Lecture de magazines branchés, qui me poussaient à acheter et à lire des choses qui m'étaient très étrangères, sérieuses, incompréhensibles : fausse avant-garde, modes déjà poussiéreuses dont je m'efforçais pourtant (car l'on creuse toujours en direction de sa lumière) de ne retenir que ce qui m'était aimable, même s'il s'agissait de détails parfaitement secondaires et perceptibles par moi seul, sans rapport avec les raisons de la prescription initiale. Je me souviens aussi de cette mauvaise habitude, qui ne m'a pas encore passé, et qui consistait en une connaissance *godardienne* d'un certain nombre de classiques : c'est-à-dire que je n'en connaissais que les titres, et le discours que l'on avait bâti autour, tout en m'autorisant à les convoquer avec autorité. Mais la plupart de mes élèves ne tombent pas dans ces travers : elles ont peu lu, mais font l'effort. Le tout est de leur expliquer *l'utilité* (encore un mot malheureux) de ces lectures.

Je n'ai jamais cru aux théories de « l'art pour l'art » à la Gautier. Réaction de poète adolescent, boudeur et bouton-neux : « Vous ne m'aimez pas, stupides bourgeois ventrus, béotiens ? Eh bien moi, tout génie malingre que je suis, je ne vous aime pas non plus ! » Et voilà la poésie qui quitte la société pour s'enfermer dans sa chambre, en claquant bruyamment la porte, histoire d'être sûre qu'on l'a bien remarquée... Cela ne sert à rien. C'est même le contraire de ce qu'il faut faire à mes yeux, à savoir : faire comprendre à ces jeunes gens que la littérature peut et doit leur *servir*. À quoi ? C'est là qu'est la vraie question. J'ai même souvent songé à servir à mes petites un discours sur le sujet en fin d'année. Ce que je n'ai jamais fait, bien évidemment.

Projet de discours (en gros, hein, ce ne sont là que les grandes lignes)

Plus personne ou presque, de nos jours, ne lit de littérature – c'est-à-dire de véritable littérature, Dante, Balzac ou Pessoa, peu importe, vous m'aurez compris. Plus personne, sinon un public captif, obligé de le faire, quoique de moins en moins : *vous*, le public scolaire, puis étudiant (et les professeurs chargés de l'instruire, mais en ce qui les concerne on peut penser qu'ils ont choisi leur métier). Autrement dit, la lecture des grandes œuvres du passé relève de nos jours de la corvée, du mauvais moment à passer. De la punition.

S'il en est ainsi, c'est parce que la société au sein de laquelle nous vivons cherche à nous dégoûter de la lecture : elle place donc légitimement celle-ci au rang des activités ennuyeuses, à l'opposé des activités divertissantes qu'elle propose à côté, à foison. Et l'enseignement des lettres à l'école n'est qu'un reliquat pénible, une énième « exception française » prouvant l'archaïsme de notre pays, et dont la

disparition devrait être légitimement accueillie par des cris de joie.

Dès lors, on a bien la preuve qu'il s'agit d'une guerre, une « guerre du goût » comme dirait Sollers, qui oppose l'époque et la lecture des grandes œuvres. (*Je force un peu sur le côté épique ; c'est que, comme je vous le disais, il faut séduire, et donc flatter...*) Parce que celles-ci nous permettent de comprendre le monde et ses rouages, de ne plus être dupes de ses discours. Et que la littérature nous dévoile le monde par le rire et les émotions, par des personnages qui sont nous-mêmes, autrement dit (*là je prêche pour ma paroisse, et contre celle de mon collègue et voisin*) bien mieux que ne le fera jamais la philosophie.

(*Arrivé là, flopée de citations à valeur de preuves.*) Pascal n'a-t-il pas écrit : « Quand cela serait vrai, nous n'estimons pas que toute la philosophie vaille une heure de peine » ? Et Paul Valéry : « La philosophie – dont j'ignore ce qu'elle est – parle de tout par oui-dire. Je n'y vois point de permanence de point de vue, ni de pureté de moyens. » Et Hannah Arendt (*le coup de grâce*) : « Aucune philosophie, aucune analyse, aucun aphorisme, quelque profonds qu'ils soient, ne se peuvent comparer en intensité et en plénitude de sens avec une histoire bien racontée. »

En effet, jeunes gens ! Autant on ne saurait faire l'impasse sur la compréhension historique d'un art (son inscription dans l'histoire des hommes comme au sein de sa propre évolution historicisée *en tant qu'art*), autant on peut gagner du temps en arrêtant d'étudier complètement la philosophie, pour ne se consacrer qu'à l'ardente étude des lettres.

Dès lors, vos gains seront infinis : vous brillerez en société, vous ne serez plus jamais victimes des mensonges dont on cherche à vous gaver quotidiennement. Et surtout, parce que la bibliothèque est infinie et le travail sans fin, et qu'on ne saurait avoir lu tous les livres, hélas : vous ne vous ennuierez plus jamais de toute votre vie. Cadeau inouï ! Chaque heure creuse, chaque minute d'attente pourra vous ramener au livre que vous aurez toujours sur vous. Vous connaîtrez, pour le restant de vos jours, une vie sans cette bizarre affection de l'Ennui dont Baudelaire disait qu'elle est la source de toutes les maladies modernes !

(*Bien sûr, je ne me leurre pas : ce discours ne pourra être apprécié que par une partie de mon public habituel. Mais je ne considère pas cela comme un obstacle véritable : comme à l'armée, j'estime que j'ai droit, tous les ans, à un pourcentage raisonnable de pertes et de cas irrécupérables.*)

Bohème provinciale

J'ai la fatuité (et aussi un peu la preuve, tout de même, au bout de quelques années) de croire que cela fonctionne, même si je n'ai jamais prononcé ce discours ailleurs que dans ma tête. Et la magie du rapport entre Paris et Province y est pour quelque chose. Mais il n'y a pas que mon travail qui ait bénéficié de ce lointain héritage du jacobinisme, de cette politique tacite, à la fois économique et spirituelle,

LIBRAIRIE

PANTOUTE

Librairie indépendante agréée



40
ans
de littérature

Saint-Roch

286, rue Saint-Joseph Est
Québec, Québec G1K 3A9
Tél. : 418 692-1175

Vieux-Québec

1100, rue Saint-Jean
Québec, Québec G1R 1S5
Tél. : 418 694-9748

www.librairiepantoute.com

qui continue à faire de Paris ce « grand bureau des merveilles, le centre du bon goût, du bel esprit et de la galanterie » pour les pecques provinciales, de Molière à nos jours. Après tout, j'ai moi aussi trouvé mes plaisirs dans cette situation : non pas (je n'ai pas ce snobisme) dans l'impression de jouir des bonheurs simples de la vie de province. Plutôt, paradoxalement, en y vivant enfin, en retard et à rebours, une sorte de bohème parisienne, anachronique et fantaisiste.

Car je loge en effet à Cherbourg dans une mansarde digne de l'étudiant dostoïevskien que je n'ai jamais été dans ma jeunesse. C'est une garçonnière étroite et mal chauffée, où l'on se cogne sans cesse contre des plafonds en pente raide, mais où l'on est libre (la liberté, c'est d'abord être loin de sa femme, non ?). Dans cette chère bohème, j'ai découvert les plaisirs frustes d'une vie dévolue au labeur, pauvre en plaisirs, riche en déconvenues aussi prosaïques que variées. Avec une télévision pour fidèle compagne, ce qui m'a permis de découvrir ces films, vous savez, qu'on n'aurait jamais eu l'idée de regarder sans y avoir été plus ou moins forcé : c'est presque devenu une catégorie esthétique à mes yeux que le « film de Cherbourg », le plus souvent film d'action américain de seconde zone, ou comédie française médiocre, et qui peut avoir pour nom *Alien vs. Predator*, *Le mac*, *Espion et demi* ou encore *G.I. Joe - Le réveil du cobra*. Et puis Jason Statham, tout Jason Statham, ce grandiose athlète britannique aussi chauve que musclé, et dont l'œuvre encore trop méconnue, quoique puissante, fait mes délices, au point que je pourrai bientôt passer pour un spécialiste d'icelle. Œuvre où l'on peut établir de subtiles hiérarchies (avec *Course à la mort* au sommet, suivi de *Safe*, *Blitz* et *Le flingueur* au milieu, et tout en bas l'abominable *Transporteur*). Statham, véritable compagnon de mes nuits pluvieuses et glacées, lorsque reclus sous le morceau de toit normand qui me protège si mal du vent de l'Atlantique je me ressers une tasse de thé, emmitoufflé dans ma couverture, en songeant que là-bas, bien loin, au cœur de la douce Île-de-France au climat plus tempéré, vivent à Paris des êtres supérieurs et heureux tout entiers dévoués au culte de l'Intelligence et de la Beauté.

Et tandis que l'averse éternelle fouette et lacère mes pauvres vitres (le Normand dispose, paraît-il, d'autant de mots pour désigner la pluie que l'Inuit en a pour parler de la neige), je rêve à cette vie parfaite, j'en mime pour moi-même les tournures et les manières, dans l'espoir d'en proposer la reproduction plus exacte le lendemain, devant mon public, afin qu'à son tour il rêve et mime ce monde lointain, perdu, et qui n'a peut-être jamais existé. ■